

Critique du Respect s'étendra devant nous... par 75011.fr

«Et le respect s'étendra...» : la trivialité exprimée avec poésie à la Loge



Sur scène, un homme et une femme. Elle incarne le texte, lui le lit. Photo : Audrey Leignel

Dans l'imaginaire de **Grisélidis Réal**, pratiquer une fellation, c'est « envelopper d'oubli » le sexe masculin. A l'image de sa vie, ses écrits expriment la dualité. Une trivialité exprimée avec poésie, des idées tendres enrobées de mots crus. Le spectacle *Et le respect s'étendra devant nous comme un tapis de velours sur lequel nous marcherons pieds nus sans nous blesser (!)* est une adaptation sur scène de quatre œuvres – récits autobiographiques, inventaires et correspondances – de l'écrivaine, artiste, activiste et prostituée.



Le texte cru de Grisélidis Réal est projeté sur le mur du fond. Photo : Raul Bolivar

Affranchie de toute morale préconçue

Donner vie sur scène à la parole de Grisélidis Réal était une évidence. Lorsqu'une prostituée se maquille et s'habille, comme pour entrer en scène, c'est déjà du théâtre. L'écriture parle des corps de manière décomplexée, affranchie de toute morale préconçue. « *La prostitution, ce n'est pas de la littérature* », écrit l'auteure. Elle peut dès lors entamer une tirade prosaïque sur les halètements pendant l'amour, ou encore se comparer – face à un sexe démesurément grand – à la chèvre de M. Seguin avant son sacrifice. Les corps qu'elle décrit sont animés. Elle refuse l'appellation de « petite mort » pour désigner le coït, parce que quand elle « *attrape un orgasme du néant, c'est la vie* ».



Si Grisélidis Réal percevait le mépris des gens à travers un simple regard, Magali Montoya lui rend hommage à travers ce simple sourire. Photo : Raul Bolivar

Plongée dans un imaginaire fermé

La **compagnie « Franchement, tu »** choisit d'installer le récit dans une sorte de chambre close, autour de laquelle les spectateurs viennent s'asseoir. Des textes de Grisélidis Réal ou des images des quartiers dans lesquels elle a vécu sont projetés en fond. Le public est plongé dans un imaginaire fermé, celui de l'écrivaine. Des praticables (décors sur lesquels on peut marcher) disposés en quinconce matérialisent des espaces de jeux. L'extase et l'euphorie alternent avec les violons mélancoliques et la pénombre, tandis que des « fiches techniques » sur les clients réguliers sont déclamées, accompagnées de guitare électrique punk, comme autant de parenthèses jouissives et inquiétantes. Il y a quelque chose d'abstrait dans cette mise en scène, qui semble suivre le fil évidemment illogique d'une pensée.



Il y a quelque chose d'abstrait dans cette mise en scène, qui semble suivre le fil évidemment illogique d'une pensée. Photo : Audrey Leigné

L'écriture est concrète, directe, triviale ; mais la mise en scène s'impose entre les mots et le spectateur, obligé d'écouter à travers elle. Idem pour le jeu. Sur scène, un homme et une femme. Elle incarne le texte, lui le lit. Lorsque, parfois, il joue, sans livre à la main, il se grime : perruque, maquillage, kimono de geisha. En tant qu'homme, ne peut-il qu'être lecteur de cette parole de femme ? Ce parti pris entrave quelque peu ce texte vivant, qui ne demande qu'à jaillir sur scène. Le jeu est certes parfaitement maîtrisé, mais le choix d'une diction lente et crispée, tendue à l'extrême, est désagréable. Au début du spectacle, la comédienne Magali Montoya semble être au bord de la crise de nerfs. Elle parle pourtant de la joie que procure la prostitution... Mais elle adopte très vite un sourire pertinent, qui semble dire : « *J'ai compris ce que vous ne comprendrez jamais* ». Si Grisélidis Réal percevait le mépris des gens à travers un simple regard, la comédienne lui rend hommage à travers ce simple sourire.

Marie Gerhardy